

BOISSONS, POISONS ET FOLLES NANAS

1

En ce début de matinée automnale deux hommes d'âge moyen sont accoudés au comptoir du café « *l'embuscade* ». L'un d'eux roule des mécaniques dans son blouson de cuir. Il porte une chemise largement ouverte qui dévoile son torse velu. L'autre affiche avec fierté ses multiples tatouages dissimulés en partie par un tee-shirt kaki, dont la couleur est déjà bien passée. Ils sirotent des verres de blanc et tiennent des propos sibyllins. Le bistrot est presque vide.

Dans un coin reculé, près de la fenêtre, une femme, petite et toute menue, Amandine Bourgeois, s'est fait oublier mais les observe. Un des deux gars se saisit du *Journal de Saône et Loire* qui traîne sur une table voisine, se met à le feuilleter, s'arrête sur un article, le parcourt tandis que son visage se fige en un rictus de surprise. Il se tourne vers son compagnon, le pousse du coude : « t'as vu, t'as vu ». L'autre prend le journal, lit silencieusement l'encart indiqué. À son tour il blêmit. Elle, elle sait déjà ce qui a pu retenir leur attention. Elle a exploré la page des faits divers lors de son premier café. La disparition brutale d'un des meilleurs avocats de la ville, ex lyonnais, ancien bâtonnier, à peine âgé de cinquante ans, l'avait laissée dubitative.

De son majeur contre l'anse elle tourne la tasse de porcelaine verte sur la soucoupe. C'est un geste machinal qui lui vient lorsqu'elle se concentre pour explorer les lacis de sa mémoire. Que de breuvages se sont ainsi répandus sur ces nappes en papier gaufré rouge que Norbert, le patron du bar, installe inlassablement sur ses tables en faux marbre. Mais elle n'a pas le temps de ressentir l'irritation qui naît de la dérobade de ses souvenirs. Norbert justement la fixe derrière son zinc. Il mime son tic d'une main qui brasse l'air et lui sourit. Un court instant Amandine songe que, décidément, cet homme-là est une crème ! Le geste du patron a attiré l'attention des deux acolytes. Ils se détournent de concert pour en découvrir son destinataire. La certitude succède au doute. La femme identifie sur le champ celui qui, jusqu'alors, lui tournait le dos, un certain Richard Tournesol. La trentaine bien entamée, mince, de taille quelconque, il offre un beau visage aux traits réguliers. C'est sans doute la barbe de quelques jours qui ombre ses joues et les cheveux coupés ras qui ont trompé ses facultés de physionomiste. Elle a eu l'occasion de le

croiser au Tilt, une boîte de nuit qu'elle ne fréquente plus depuis de longues années. Elle a eu vent de ses démêlés avec la Justice, sans trop s'y intéresser d'ailleurs. Le genre de gars à toujours se faire manœuvrer par plus malin lui a-t-on dit. Le second individu ne lui évoque rien. Peut-être un étranger à la ville.

Amandine gravite depuis près de deux décennies comme infirmière libérale dans cette préfecture qui reste malgré tout un gros bourg rural. Elle n'en connaît pas toutes les têtes ni toutes les fesses, mais peu s'en faut. C'est ce qu'elle rétorque lorsque ses amis moquent gentiment son attachement à ce terroir lors de ses retours en pays lyonnais, sa terre natale. Quelques amitiés nouvelles et un travail qui lui plaisait l'avaient conduite à rester après sa rupture avec Cédric, le compagnon de ses années de formation. C'est lui qui avait exigé de quitter une métropole qu'il n'endurait plus. "Je veux vivre en humain, pas en automate programmé pour supporter l'insupportable." Jamais trop dans la nuance ce pauvre Cédric. La déception liée à cette séparation s'était depuis belle lurette évanouie et elle affirmait n'en avoir plus aucune nouvelle. Le monde est grand.

Maitre Vasseur avait appartenu à sa patientèle. Il avait eu une grave maladie. Après une opération qu'il avait voulue discrète dans une clinique lyonnaise elle avait assuré la suite des soins. Il connaissait une rémission depuis plus de cinq ans. Hormis ses proches, nul n'avait eu vent du combat mené par ce notable haut en couleur. Son origine commune avec l'homme de robe, lui-même natif de la capitale des Gaules, avait été source de nombreux échanges.

Heureusement les deux clients se désintéressent aussitôt de la femme esseulée. Ils reviennent à leurs verres, hésitent puis se décident. " Patron, la même chose".

Et tandis qu'ils picolent sans plus se soucier de rien, le ton de leur conversation monte de plus en plus. Amandine n'a pas besoin de tendre l'oreille. Elle a juste à se caler au mieux sur la banquette et à se laisser oublier.

- Certaines années resteront à jamais dans ma tête, dit Richard.

- Chut ! dit le patron qui s'aperçoit que le ton monte.

- Qu'est-ce que t'as toi ? Tu ne m'empêcheras pas de dire ce que j'ai à dire, renchérit Richard et il se tourne vers Jacques,

- Il m'a peut-être eu mais mes réseaux et mes contacts sont toujours là. D'ailleurs si tu voulais on pourrait voir ensemble pour... ou si t'as besoin de quelque chose pour ta conso voire plus...

Jacques lui adresse un regard noir et tente de dévier la conversation.

- Ce ne serait pas une petite blonde qui lui aurait causé une grosse peine de cœur, à notre fichu mec du barreau ? Avec son air de venir de nulle part il semblait plaire aux filles.

Ou un règlement de compte ? Il s'est peut-être fait trouer la peau ! continue Jacques. On n'évoque rien sur la cause de sa mort. Il était encore tout jeune. Un accident est si vite arrivé. Une petite glissade à moto, un dérapage en voiture dans un virage. Il faudrait qu'on aille voir Matthieu, mais où le trouver ? Il sait peut-être quelque chose. Il était pas voisin à un moment avec un certain Cédric ? Et ils s'en vont, légèrement titubants, et claquent la porte.

En temps habituel Amandine aurait éclaté de rire à la vue de ces deux zozos complètement mythos. Fanfarons, frimeurs, bonimenteurs. À les entendre ils étaient l'alpha et l'oméga du trafic de cannabis sur notre belle ville, peut-être même sur notre département. Et pourquoi pas jusqu'à Marseille au train où ils allaient ... Ce n'étaient que deux paumés, boucs émissaires bien commodes pour ramasser les coups et les condamnations dans des combines qui les dépassaient très largement. Mais ce jour elle n'a pas envie de rire. Il y a eu mort d'homme. Et qui plus est la mort d'un homme qu'elle connaissait et qu'elle appréciait. Elle en ressent un vrai chagrin. Curieusement, l'article n'évoque pas le moindre détail sur les circonstances du décès. Immanquablement ça va jaser... Ces deux minables n'ont peut-être pas tort. Maître Vasseur, dans son travail, dans son comportement, dans ses relations, était un goulu, un égocentrique. Il attirait la lumière et ne laissait que des miettes. Quelqu'un en aurait-il pris ombrage ? A t-il dépassé les limites ?

Mais il est temps de reprendre le cours de ses activités. Un coup d'œil sur le planning de la matinée, deux bises au patron et la voilà en route.

Le lendemain matin Amandine traverse la place de la petite bourgade. C'est jour de marché et il y a déjà pas mal d'agitation. De petits groupes de chalands discutent et personne ne semble vraiment pressé d'effectuer ses achats. Tous veulent profiter de la douceur matinale. C'est amusant de tendre l'oreille et de glaner un morceau de conversation ici ou là. C'est un jeu qu'elle affectionne, même si quelque part c'est être un peu indiscreète. Mais ce matin les conversations sont toutes axées sur le même sujet. La mort brutale de Maître Vasseur provoque beaucoup d'émoi et de stupeur. Chacun y va de sa version et de ses suppositions.

« Il se protégeait et protégeait sa maison, il devait se sentir en danger. »

Ou encore :

« Il ne prenait plus sa moto pour aller au tribunal... »

« Il aurait récemment refusé de plaider dans deux affaires »

Et d'autres d'ajouter « Il avait un visage sombre, il devait être inquiet ou malade ».

Les journaux quant à eux sont unanimes pour lui rendre d'élogieux hommages. Chacun a cherché dans les petites lignes un mot, une phrase qui pourrait expliquer ce décès mais la presse, souvent si bavarde, ne laisse rien entrevoir.

Aujourd'hui Amandine a toutefois du mal à poursuivre sa chasse aux potins. Ce marché, qui enchante habituellement tous ses sens, ne parvient pas à produire l'effet apaisant escompté. Elle se rend à grandes enjambées au commissariat. Elle sent l'angoisse monter en elle.

La lourde grille d'accès au bâtiment est fermée. Une feuille A4 plastifiée est scotchée au-dessous de la sonnette : Elle porte une inscription manuelle rédigée à la va-vite : " Les visiteurs sont priés de se positionner face la caméra ". Amandine se contraint à sourire mais obéit sans bonne grâce à la consigne. Elle en oublie - fait inhabituel chez cette boulimique lectrice amoureuse des mots et de la syntaxe - de moquer la carence grammaticale de l'avertissement. Le déclic annonciateur du déverrouillage ne lui apporte aucun soulagement. Pour la première fois elle arpente sans allant ces locaux dont bon nombre d'occupants lui sont familiers.

Alain Grilledoux, le policier affecté à l'accueil, lui sourit dès qu'il l'aperçoit monter les marches d'accès au hall. Il ne lui laisse ni la faculté d'expliquer les raisons de sa présence, ni celle de s'asseoir sur l'un des horribles sièges en plastique rouge qui ont recueilli de multiples gémissements. Ici c'est l'office des plaintes et des pleurs. Là voilà sur le champ invitée à suivre un quidam inconnu qui la prie de déambuler avec lui dans ce labyrinthe. Amandine se dit qu'elle n'arrivera jamais à retrouver seule la sortie, puis chasse la pensée que ce bâtiment est sans issue. "Arrête de gamberger ma fille", se morigène-t-elle in petto. " Pas le moment de t'imaginer héroïne de roman. C'est juste une convocation pour un patient qui décède un peu brutalement. Réponds aux questions et après on te foutra la paix. Pauvre Maître Vasseur, quelle histoire ! " Dédale ouvre une porte, celle d'une de ces innombrables salles qui s'égrènent au fil des couloirs, s'efface pour la laisser entrer et la somme de prendre place sur une chaise et d'attendre. L'endroit, éclairé par deux fenêtres est lumineux et plutôt spacieux. " Un bureau de chef " pense-t-elle en se recroquevillant. Ce rendez-vous par téléphone, sa soudaineté et sa concision, l'ont surprise. " Ce sera beaucoup mieux pour vous d'être entendue au plus vite ! " La voix de son interlocuteur valait plus menace que conseil. " Que lui veut-on ? Quelle sensation désagréable ! Pourquoi est-on toujours mal à l'aise dans un commissariat ? "

Deux hommes pénètrent dans la pièce et se présentent :

- Bonjour. Bernard Lacombe et Vincent Tillier, du SRPJ de Dijon.

Lacombe s'assied face à elle derrière le bureau. Tillier reste debout, dos aux fenêtres. Amandine note qu'ils ne lui ont pas tendu la main.

- Nous vous entendons dans le cadre de l'enquête préliminaire que nous menons au sujet de la mort de Maître Vasseur. Êtes-vous d'accord pour répondre à nos questions ?

- Je ne vois pas trop en quoi je peux vous être utile. Si vous ne me demandez pas de trahir le secret professionnel auquel je suis astreinte, bien entendu que je vais vous répondre !

- Bien ! Pouvez-vous décliner votre identité complète, avec votre date et votre lieu de naissance, votre situation familiale et votre métier ?

Amandine se retient de soupirer. Plusieurs de ses patients lui ont narré le formalisme et la souffrance que représentent ces auditions. Même victime on finit par se sentir toujours un peu coupable ! C'est à son tour d'entrer dans la danse.

- Je m'appelle Amandine Bourgeois. Je suis née le 27 avril 1974 à Lyon. Je suis infirmière. J'ai obtenu mon diplôme d'Etat en 1996. J'exerce en libéral depuis 1998. Je suis célibataire.

- Décrivez nous plus précisément ce que vous faites.

- Je n'ai rien de spécial à vous rapporter. Comme pour toutes celles qui ont une telle activité je consacre l'essentiel de mon job à des visites au domicile des patients. Je tourne sur la totalité de la ville de Mâcon. J'ai un local 1 place Gardon, juste au-dessus de la pharmacie. Nous sommes trois associés.

- Quels sont l'identité et l'âge de vos associés ?

- Il y a Martine Blanc, âgée de 47 ans. Elle travaillait sur Lyon. Elle nous a rejoints depuis un peu moins de 3 ans. Il y a également Jérôme Chabert. Nous avons le même âge. Nous avons fondé ce cabinet ensemble en 2009. Tout se passe au mieux entre nous et nous n'avons aucun problème de patientèle. Au contraire !

- Vous êtes célibataire ou vous avez des relations, disons, heu... un copain, des copains ?

- Faut vraiment que je réponde à cette question ?

- Comment avez-vous connu Maître Vasseur et qu'elles étaient vos attaches ?

- Ben, je viens de vous l'indiquer. Je suis infirmière. C'est à ce titre que je me suis rendue chez lui à plusieurs reprises. C'est comme ça que j'ai fait sa connaissance.

- Etes-vous intervenue pour les autres membres de la famille, sa femme, sa fille ?

- Oh, je ne sais pas si je peux répondre à votre question !

- Pouvez-vous nous préciser quand vous l'avez soigné ?

- Et bien, et bien... Je crois que je ne peux rien avancer sur tout ce qui concerne mes interventions professionnelles. Je voudrais appeler le Conseil de l'Ordre. Je veux savoir exactement ce que je peux vous révéler ou pas !

- Nous verrons cela plus tard. Hormis pour les soins avez-vous eu d'autres occasions de rencontrer l'avocat ?

- Non ! Attendez, je réfléchis... Mâcon est une petite ville... Il se peut que nous nous soyons croisés et salués dans des bars, au théâtre ou au cinéma... A cet instant je n'ai pas de souvenirs précis.

- Donc vos rencontres se sont limitées aux interventions chez lui ?

- Oui.

- Vous en êtes sûre ?

- Oui.

- Pouvez-vous prendre connaissance de ce document ? Lacombe lui tend une lettre manuscrite. Amandine s'en saisit et démarre sa lecture. Blanche comme un linge elle repose le feuillet sur le bureau.

- Alors ?

- Euh, oui c'est vrai. J'ai effectivement eu des relations intimes avec Maître Vasseur. Mais ça n'a pas duré longtemps. Ce n'est pas allé plus loin. À des périodes disons, heu... difficiles de nos vies, nous avons eu besoin de chaleur, de soutien. C'est tout.

- Quand et où vous rencontriez-vous ?

- On a été plus que discrets. On s'est vu quelques mois tout au plus en 2010 ou 2011. Je ne me souviens plus exactement. C'était à Lyon ou dans les Alpes, pour randonner ensemble. Il pouvait être tout à fait charmant quand il abandonnait sa posture de ténor du barreau.

- Vous l'aimiez ?

- Je... je... Je ne veux rien dire d'autre.

- Maître Vasseur est mort. Dans des circonstances qui provoquent cette enquête. Ne pas répondre, c'est ennuyeux !

Amandine se mord la lèvre inférieure puis se jette à l'eau.

- Et puis pourquoi je tournerais autour du pot ? Oui, je l'aimais. Follement même. Mais il ne m'a jamais rien promis. C'était pas envisageable pour lui de s'exclure de son milieu de, de... notables. Les maitresses, ça flattaient son ego, pas le divorce. C'était compliqué de se voir. On a fini par renoncer... Comme on dit, nous sommes restés bons amis. Nous avons toujours plaisir à nous retrouver. Ça n'est plus arrivé qu'à l'occasion des soins que son état nécessitait. L'un comme l'autre on avait tiré une croix et on regardait ailleurs.

- Donc cette lettre ?

- Je comprends pas. Je ne sais pas quoi en penser. C'est une lettre anonyme. On peut affirmer n'importe quoi dans une lettre anonyme

.....